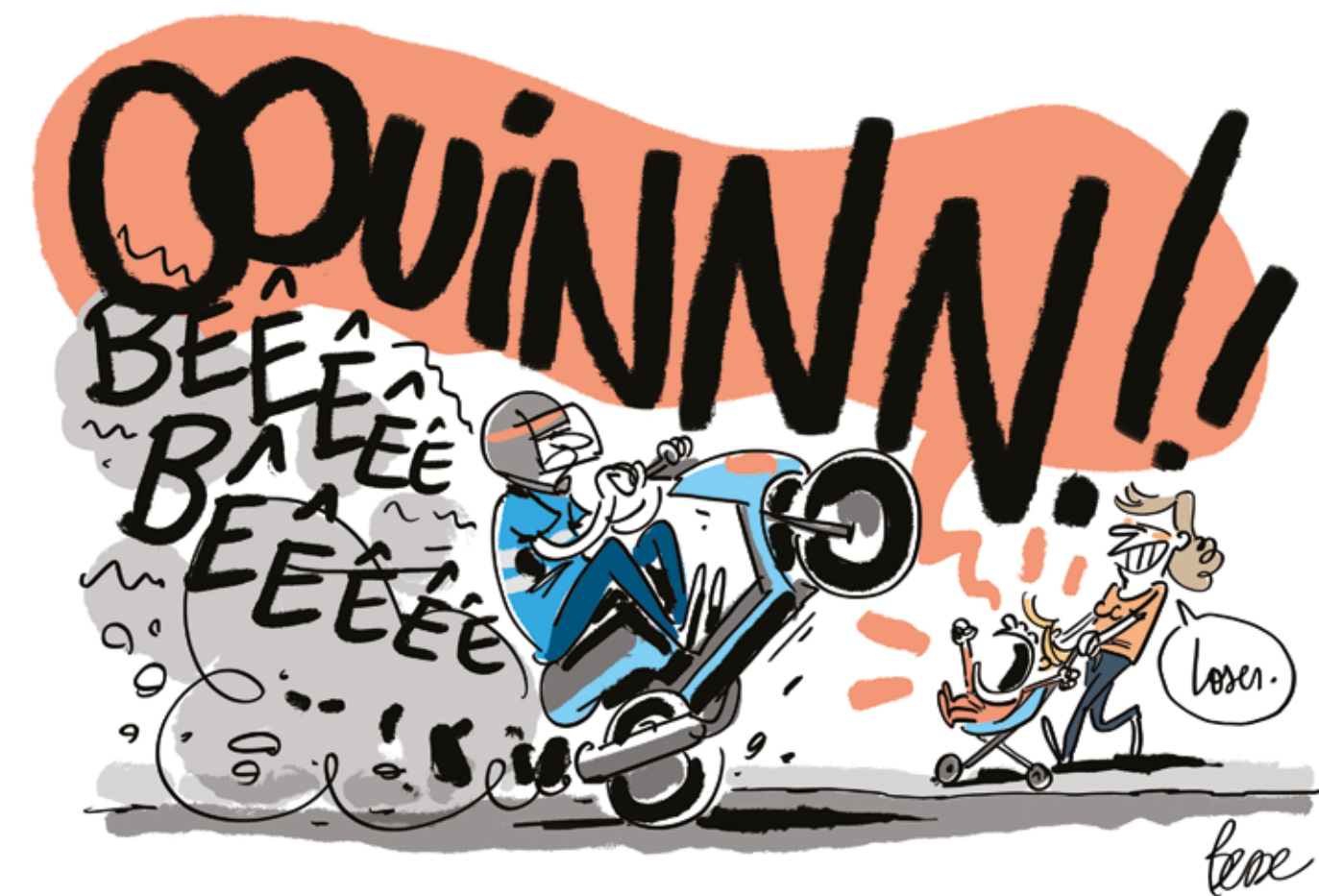




P(ét)arade virile

Déplacements, loisirs, conversations : la masculinité est aussi une affaire de décibels. Elle s'impose bruyamment dans notre environnement sonore, où les hommes sont légitimes à faire du bruit et les femmes priées de ne pas trop la ramener.

Par **AURÉLIA BLANC** - Illustrations **CAMILLE BESSE** pour Causette

Cette fois, c'est elle qui a donné de la voix. En mars dernier, Camille Teste, prof de yoga féministe, publiait un long post sur Instagram pour dire son ras-le-bol du bruit. Ou, plus exactement, du bruit des hommes. « *J'organise des retraites de yoga à la campagne, et à ce titre, j'offre aux participant-es un cadre de pratique plutôt calme. Le yoga, vous en conviendrez, est une discipline fort peu bruyante. Mais ça, c'est sans compter les motards, qui passent pleine balle devant ma fenêtre [...]. Il y a aussi les pelotons de cyclistes, toujours des mecs, qui hurlent leurs conversations. [...] Dans les forêts, il y a les chasseurs qui (en plus de les monopoliser plusieurs week-ends par mois) ponctuent, de leurs coups de feu, nos moments de quiétude* », pointait-elle en dressant un inventaire à la Prévert de ces décibels testostéronés.

Occuper l'espace sonore

À peu près au même moment, sur la scène de la Comédie des 3 bornes, un théâtre parisien, l'humoriste Laurent Sciamma en faisait même un sketch. « *Nan, mais le bruit qu'on fait... T'entends le bruit des hommes ?!* » lançait-il, avant de tourner en dérision le vacarme des motos (encore elles). « *J'ai choisi ce bruit-là, car il est très représentatif et qu'il y a une dimension politique dans la moto : la pollution, les moteurs à induction, toute la culture masculine et masculiniste qui va avec...* », résume à Causette le comédien, qui a trouvé là un matériau des plus efficaces pour faire marrer la salle. « *C'est une observation qui crée tout de suite du rire, de l'adhésion. Et il y a quelque chose d'impérable, dans le sens où il m'arrive d'échanger avec le public après le spectacle, on est là à discuter et d'un coup VRAOUMMM... Il y a une moto qui passe et on ne s'entend plus parler* », s'amuse-t-il.

Objet de rigolade (autant que d'agacement), le sujet soulève une question qui, elle, n'a rien d'une blague : notre paysage sonore serait-il lui aussi dominé par les hommes ? Oui, affirme

“Si [...] vous entendez un bruit de mobylette ou de scooter, vous vous dites ‘Ah, ce sont des jeunes’, mais, en réalité, ce sont de jeunes garçons”

Yves Raibaud, géographe

Yves Raibaud, géographe, maître de conférences à l'université Bordeaux-Montaigne. « *Dès qu'on met la variable du genre dans la moulinette, c'est flagrant : la norme, c'est l'occupation de l'espace public par les hommes, et l'espace sonore ne fait pas défaut. Les “gros sons” sont produits par les hommes. Si vous êtes dans l'espace urbain et que vous entendez un bruit de mobylette ou de scooter, vous vous dites “Ah, ce sont des jeunes”, mais, en réalité, ce sont de jeunes garçons.* » À bien y réfléchir, on a vu peu de femmes débrider leur moteur de scooter pour faire des boucles dans le village en faisant un boucan d'enfer. « *Si vous prenez l'usage de la voiture, les véhicules à gros son sont des voitures d'hommes. Si vous êtes sur une plage ou dans un lieu tranquille, le bruit qui va vous arriver, c'est celui des Jet-Ski, des hors-bord ou des ULM, qui sont conduits majoritairement par des hommes seuls* », illustre le chercheur.

De fait, 93,3 % des pilotes d'ULM sont des hommes. Tout comme 88 % des motard-es conduisant une grosse cylindrée, et comme près de 80 % des pratiquant-es du tuning, ces adeptes des sons de moteurs « sportifs ». Et, si

hommes et femmes se retrouvent dans des proportions égales au volant des voitures classiques, ils et elles n'entretiennent pas le même rapport à la conduite. Plus friands de moteurs puissants, ces messieurs roulent en effet plus vite, prennent davantage de risques et transgressent plus souvent les règles. Une conduite plus agressive – donc plus bruyante – qui a tout à voir avec les stéréotypes de genre.

Concours de gros moteurs

Cela n'a d'ailleurs pas échappé au maire de Québec (Canada), Bruno Marchand, qui a décidé de sévir, au printemps dernier, contre les véhicules trop bruyants. « *J'avise ceux dont la masculinité dépend du bruit des moteurs de leur voiture qu'il va y avoir durant le mois de mai des opérations policières* », prévenait-il sans détour. Tandis qu'en France, l'actualité estivale était marquée par le phénomène ultramédiatisé des rodéos urbains, cette pratique aussi dangereuse que bruyante imputée à des « jeunes »... qui sont, là aussi, presque toujours des garçons. De la même façon, ce sont des hommes que l'on retrouve dans les loisirs les

plus sonores. On pense évidemment à la chasse (pratiquée à 97,2 % par la gent masculine). Mais aussi au supportérisme : si les femmes s’invitent aujourd’hui sur le terrain, ce sont, dans une grande majorité, des hommes que l’on retrouve dans les tribunes ou aux abords des stades, avec force cris, chants et cornes de brume. En septembre, lors de la Ligue des champions, les supporters de Naples franchissaient la barre des 113 décibels (soit l’équivalent du bruit généré par un marteau piqueur !). Quelques années plus tôt, ceux du Besiktas club d’Istanbul explosaient tous les records, en atteignant les 141 décibels. Quant aux musiques amplifiées, celles qui font vrombir les basses et trembler les murs, elles sont, elles aussi, éminemment genrées, les hommes représentant 82 % des musicien·nes programmé·es sur scène et 84,9 % des utilisateur·trices des studios de répétition. Logiquement, ce sont donc eux que l’on entend le plus, les soirs de concerts ou lors de la Fête de la musique.

Les filles n’ont qu’à bien se tenir
Outre sa dimension sonore, cette dernière partage d’ailleurs un autre point commun avec les grands rassemblements sportifs : les femmes y sont massivement harcelées. Le géographe Yves Raibaud a pu l’observer lors d’une enquête menée sur plusieurs mois dans l’agglomération bordelaise, en 2017. « Après la Fête de la musique comme après les gros matches, il y a eu un pic de signalements concernant des faits de harcèlement et d’agression sexuelle. Autrement dit, on autorise chaque année huit, neuf ou dix événements dans lesquels les filles n’ont qu’à “bien se tenir”. Et le bruit, le “gros son” masculin participe de cette ambiance », résume le chercheur, qui travaille depuis des années sur les musiques dites « actuelles ».

« L’expression sonore est l’un des attributs de la masculinité hégémonique, ou dominante. Prendre sa place, être en confiance

dans la rue, rivaliser – y compris par le son – fait partie de l’apprentissage des hommes », poursuit Yves Raibaud. Et cet apprentissage commence dès le plus jeune âge. « Les observations réalisées par des chercheurs dans des salles de classe montrent que les garçons sont moins attentifs, plus bruyants. [...] Ils

prennent plus facilement la parole, y compris sans autorisation : ils occupent “l’espace sonore” », rappelait ainsi un rapport du Commissariat général à la stratégie et à la prospective, en 2014. Une façon de s’imposer, d’attirer l’attention, de créer un rapport de force et, ce faisant, de prouver qu’on est un mec, un « vrai ».

“On a toujours exigé des femmes le silence. Jusqu’au milieu du XX^e siècle, une femme vertueuse est une femme qu’on n’entend pas”

Olivia Gazalé, philosophe



« Dans les représentations de genre, on valorise le sonore chez l’homme. Un homme viril est d’ailleurs censé avoir du coffre, de la voix. Ceux qui ont une voix fluette ont toujours été moqués, ostracisés, depuis la Grèce antique, plus tard au service militaire et encore aujourd’hui dans les cours de récréation », souligne la philosophe Olivia Gazalé, qui a publié en 2017 *Le Mythe de la virilité, un piège pour les deux sexes* (Robert Laffont). À l’inverse, poursuit-elle, la féminité est associée au silence. « On a toujours exigé des femmes le silence. Jusqu’au milieu du XX^e siècle, une femme vertueuse est une femme qu’on n’entend pas. Et les femmes ont longtemps été exclues des lieux homosexuels dans lesquels on faisait du bruit : la taverne, la salle de garde... Pendant très longtemps, elles ne pouvaient pas assister aux comédies qui se jouaient au théâtre, car elles n’avaient pas le droit de rire en public. Quand elles ont été autorisées à s’y rendre, elles devaient rester en haut, dans les loges. Le parterre du théâtre, là où ça parlait fort, où ça rigolait, était le lieu

des hommes », rappelle la philosophe. Aujourd’hui encore, les femmes sont largement invitées à fermer leur caquet. Sur nos chaînes de télé et nos stations de radio, où elles représentent désormais 43 % des personnes à l’antenne, elles n’occupent que 36 % du temps de parole. Dans les conversations, elles sont davantage interrompues que – et par – les hommes. En 2015, une étude montrait qu’ils les coupaient 2,6 fois plus souvent qu’elles ne le faisaient. Et c’est encore plus frappant lors des débats politiques. En 2016, lors d’un débat entre Donald Trump et Hillary Clinton, celle-ci a interrompu son adversaire une fois... quand ce dernier lui a coupé la parole vingt-deux fois en vingt-six minutes.

Cris de basse-cour à l’Assemblée
Dans la sphère politique, lieu de la parole par excellence, tous les moyens sont bons pour recouvrir celle des femmes. Dans son livre *Sexisme sur la voix publique* (Éditions de l’aube), paru cette année, la chercheuse Marlène

Coulomb-Gully analyse comment, dans les assemblées, les hommes politiques tentent de délégitimer leurs consœurs... en faisant du bruit. « Non seulement ces derniers parlent davantage [...], non seulement ils interrompent davantage les femmes, mais ils écoutent également moins que leurs homologues féminines : les bavardages entre voisins de travée, avec parfois des déplacements pour discuter avec quelqu’un d’autre, la consultation bruyante de documents, une sortie ostensible de la salle, même, sont surtout le fait des hommes », rapporte-t-elle dans cet édifiant ouvrage.
La palme revenant sans doute à ces députés qui, en 2013, dans l’Hémicycle, se sont mis à produire des bruits de basse-cour pour couvrir l’intervention d’une élue écologiste. Une technique qu’a récemment reprise à son compte, la tiktokeuse Sarah la crieuse : face au harcèlement de rue, cette dernière a pris l’habitude de faire fuir les relous en poussant de puissants cris d’animaux. Et si c’était ça, la clé de la tranquillité ? ●